

Publié le 24 juillet 2015.
Dernière modification : 17 février 2025.
www.entreprises-coloniales.fr

HENRIETTE BÙI,
FILLE DU LEADER CONSTITUTIONNALISTE
BÙI QUANG CHIÊU
ET PREMIÈRE INDOCHINOISE MÉDECIN
(1906-2012)

Succès scolaire
M^{lle} Henriette Bùì, bachelière en philosophie
(*L'Écho annamite*, 12 juillet 1927)

Nous apprenons avec plaisir que M^{lle} Henriette Bùì quang Chieu, fille du directeur de la *Tribune indochinoise*, vient d'être reçue, en France, bachelière en philosophie.

ÉTUDIANTES INDOCHINOISES A PARIS
par Christiane Fournier
(*Les Annales coloniales*, 3 janvier 1935)

Au Tonkin, j'ai vu toutes les femmes, sans exception, vêtues du costume national [ao-dai]. Il faut rendre hommage en cela à la sagesse de Gia-Long qui prétendait défendre les hommes contre les artifices de la coquetterie féminine. *Congaïe* signifie une silhouette indochinoise aux deux lignes verticales parallèles, aux couleurs noires et blanches, l'épaule chargée du fléau aux poids équilibrés. Ou bien, le *cai-quan* habilement relevé au-dessus du genoux, l'échiné ployée sur la rizière.

J'ai bien, comme tout le monde, rencontré les plus belles qui se promenaient en pousse, parées de colliers à grains d'or et abritées du soleil par une ombrelle de soie aux couleurs légères. Et quelques étudiantes qui s'en allaient, un cahier sous le bras, sans avoir renoncé à la tunique de soie. Toutes, en tout cas, intégralement fidèles à la tradition annamite : qu'elles portent un enfançon à cheval sur la hanche ; qu'elles lui crachent, en guise de biberon, du riz dans la bouche ; ou, petites princesses d'Asie, qu'elles vivent dans le luxe raffiné et inconfortable du vieux Hué, ni les unes ni les autres ne paraissaient le moins du monde préparée à devenir des intellectuelles-sportives 1934.

Les jeunes intellectuelles annamites de France sont les sœurs de celles que nous avons vues là-bas.

*
* *

Mais les étudiantes ? Je doutais même qu'elles purent exister.

On entend dire à des coloniaux en congé : « Nous avant ramené une *congaïe* avec nous. » Une *congaïe* est-elle à Paris ce qu'elle était à Hanoi ?

On m'avait dit : elles sont déjà nombreuses à Paris. L'une prépare un certificat de lettres ; l'autre un doctorat de science. Et celle-ci, qui est docteur en médecine, et

rentre, chez elle, pour exercer. Sans compter les métisses qui sont venues aussi d'Indochine.

*
* * *

[Interview d'Henriette Bui]

Boulevard Saint-Michel, je viens d'entrer dans une maison d'étudiantes. Je m'attendais à rencontrer une jeune fille extraordinaire ; mais je ne réalise pas encore ce que peut devenir une étudiante annamite sous le ciel parisien.

Celle qui m'attend à une table de thé où chacun se sert suivant la méthode du cafetier américain est une petite femme au visage lisse, aux yeux malins, à la bouche encore enfantine et prête au sourire. Elle porte un manteau un peu râpé — élégance des jeunes filles intellectuelles — mais qui, bon gré mal gré, adopte une ligne élégante sur son corps étroit.

J'écoute sa voix brève et douce cependant où transparaît à peine un accent étranger. Je m'émerveille :

— Vous êtes docteur en médecine ?

Elle s'explique le plus simplement du monde :

— Il faut bien faire quelque chose. On n'a qu'une vie. Pourquoi ne pas l'employer de son mieux ?

Elle raconte comment elle a quitté sa maison quand elle avait douze ans, le confort de ses habitudes, de sa destinée toute tracée. Elle est venue la tene étrangère. Elle a travaillé dans une autre langue que la sienne. Elle a choisi de faire un effort constant vers l'autre race — celle qui pouvait aider la sienne.

Elle a eu le goût des choses difficiles.

Je lui demande :

— Vous repartez pour l'Indochine ?

— Oui. Dans huit jours. J'épouserai là-bas un jeune Cochinchinois qui est avocat. Nous serons, je crois, le premier ménage « moderne » d'Indochinois à Saïgon.

La simplicité de telle petite créature est une chose merveilleuse. Je lui dis :

— Je crois que vous avez choisi la meilleure part.

— Peut-être. Il y a beaucoup à faire chez nous pour une femme médecin. Les Blancs, hommes ou femmes, sont toujours des étrangers. On se méfie d'eux. Ils ne parlent pas notre langue. Ils n'arrivent pas à convaincre les malades...

— Que la science d'Occident vaut tout de même mieux en matière médicale que les superstitions d'Extrême-Asie ?

Elle dit :

— Je crois.

— Mais vos compatriotes, comment vous accueilleront-elles ?

— Je ne sais pas. Je suppose avec curiosité, d'abord. Puis elles verront que je veux leur bien. Les Annamites ne sont pas du tout hostiles, vous le savez bien, au développement du féminisme. Il y a, par exemple, beaucoup de femmes poètes chez nous. D'autres s'occupent des affaires. Seulement les occasions leur ont manqué. Il me semble que, bientôt, nous ne serons plus des cas isolés.

— Votre histoire est un conte de fées.

— Oui. Avec quelques nuances. Souvent, la vie difficile d'étudiante ; les déjeuners hâtifs, ou absents. Quelques sacrifices, qui, d'ailleurs, ne comptent pas, en comparaison du résultat.

— Vous n'avez jamais regretté la vie de lutte que vous avez choisie ?

— Regretté ? Oh ! Non. Quand je suis revenue en Indochine (rarement d'ailleurs) pour les mois de vacances, je me demandais comment je pourrais passer ma vie en jeune fille bien élevée qui s'occupe de ses toilettes, qui se polit les ongles.

*
* *

Les « cas isolés » sont, en effet de plus en plus fréquents. Cette petite métisse à la Fondation hollandaise de la Cité Universitaire.

D'autres Indochinoises à la Fondation Deutsch de la Meurthe. Chez elles, bientôt, elles auront acquis le droit d'être à leur goût professeurs, médecins, ingénieurs, artistes.

D'autres, par milliers, cultivent la rizière.

Leur mérite n'en est pas moindre.

Mais pour choisir la vie de l'esprit, il faut une autre sorte de courage : Ces petites Indochinoises nous donnent un bel exemple.

UN GRAND ÉVÉNEMENT MONDAIN

LE MARIAGE de M^{lle} Henriette Bui
avec M^e Vuong-quang-Nhuong
a été célébré hier soir

(Le Populaire d'Indochine, 30 juillet 1935, p. 1 et 6)

Grande affluence, hier soir, à la mairie, où devait se célébrer l'union de M^{lle} Henriette Bui, doctoresse en médecine, fille de M. Bui-quang-Chiêu, avec le sympathique avocat stagiaire M^e Vuong-quang-Nhuong.

À 17 heures, les nouveaux mariés arrivaient dans leur auto, suivis de cinq demoiselles d'honneur : M^{lles} Marie Cua, Marie Lang, Madeleine Bui, Henriette Lan et Liêu, gracieuses et charmantes dans leurs belles toilettes, au bras de MM. Hô dac An, Nguyen van Cao, Pham huu Hanh, Hiêu et Ky, garçons d'honneur.

Parmi les personnalités qui assistaient à la cérémonie, nous avons remarqué : M^{mes} Sée, Biaille de Langibaudière, Luu van Lang, Hinh thai Thong, Bui, Nguyễn, Dâu-Amiel ¹, Tran van Kha, Dô, etc., et MM. Dô huu Tri, Bruni, de Lachevrotière, Ardin, Lambert, le colonel Sée, Luu van Lang, le Dr Bui, M^e Giacobbi, Nguyễn phan Long, Dr Nguyễn, Neumann, doc phu Cbân, M^e Huynh van Chin, Tr. van Kha, Dr Tan, Dr Dô, etc.

La consécration civile fut donnée aux mariés par le Dr. Biaille de Langibaudière, qui, la cérémonie achevée, prononça la courte allocution suivante :

Madame,

Je suis heureux et fier de me voir appelé à prononcer votre union. Vous êtes la première femme annamite docteur en médecine et votre diplôme, que vous avez acquis par votre travail, vous donne droit à la plus haute considération. Vous avez choisi une carrière laborieuse et parfois bien ingrate, mais qui vous apportera néanmoins de grandes satisfactions.

Puisse votre époux qui, lui aussi, est un des membres de cette élite annamite qui est l'honneur de ce pays, vous être d'un grand réconfort dans les moments pénibles que vous aurez à traverser dans l'exercice de votre profession.

Permettez-moi donc, Madame, en ce jour, de vous souhaiter bonheur, prospérité, longévité et d'obtenir de la vie toute la joie qu'elle peut humainement vous procurer.

¹ Pianiste française mariée à un Annamite.

Les témoins étaient M^e Giacobbi, pour M^e Vuong-quang-Nhuong, et M. Luu-van Lang pour M^{lle} Henriette Bui. Le cortège quitta la mairie pour se rendre chez M. Bui-quang-Chiêu, où un lunch fut offert aux invités.

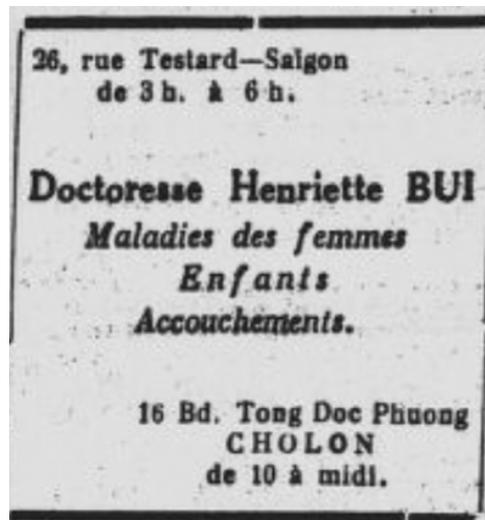
Nous sommes heureux de renouveler aux nouveaux mariés nos vœux de bonheur et de prospérité, et nos vives félicitations à M. Bui-quang-Chiêu.

MÉDECIN LIBÉRAL

publicité

(*Le Nouvelliste d'Indochine*, 22 octobre 1939)
(*Le Nouvelliste d'Indochine*, 12 novembre 1939)

26, rue Testard—Saïgon
de 3 h. à 6 h.
Doctoresse Henriette BUI
Maladies des femmes
Enfants
Accouchements.
16, bd. Tong Doc Phuong
CHOLON
de 10 à midi.



ELLE PRÔNE LA CONTRACEPTION DÈS 1940

LES ŒUVRES SOCIALES
QUATRIÈME SEMAINE
DE L'ENFANCE À SAÏGON
(*L'Écho annamite*, 22 mai 1940)

Le docteur Henriette Bui traite ensuite de l'évolution sociale de la femme annamite et déclenche les controverses passionnées — notamment du R P Séminel et de M. Jacques Lê van Duc — autour de l'épineuse question de la limitation de la natalité, dont l'oratrice se déclare partisane, à cause de la faiblesse constitutionnelle de ses compatriotes du beau sexe.

Thé à la S. A. M. I. P. I. C.

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/SAMIPIC-Saigon.pdf

(L'Écho annamite, 9 juin 1941)

Le Thé du dimanche 16 juin 1941 (dimanche de libre circulation automobile) à la S. A. M. I. P. I. C.², placé sous le haut patronage de M. le gouverneur de la Cochinchine et la présidence d'honneur de M^{me} Rivoal, sera organisé sous le signe de la jeunesse féminine, en l'honneur des universitaires annamites diplômées des études supérieures, dont voici les noms, sauf omission.

Mmes Henriette Bui (doctorat en médecine), Nguyễn-van-Ty (1^{er} prix du Conservatoire musical de Paris), Hồ-ta-Khanh née Nguyễn-minh-Nguyêt (licence en droit), Gaston Pham née Bui-thi-Câm (licence en droit), Hồ-vinh Ky (doctorat en médecine), Diêp Ba née Phan-thi-Liêu (ingénieur agricole), Mlles Pham-thi-My (École supérieure de pédagogie), Nguyễn-thi-Chia (licence ès lettres), Lê-thi-Hoàng (doctorat en médecine), Ly-thi-Nguyêt (pharmacienne de 1^{re} classe), Duong-thi-Liêu (pharmacienne de 1^{re} classe).

Le thé sera clôturé par d'intéressantes séances récréatives exécutées par de talentueuses artistes annamites.

Contribution aux frais : 1 p. par homme, 0 p.60 par dame ou jeune fille.

On peut s'inscrire dès maintenant jusqu'au vendredi 13 juin 1941 à :

M^{me} Triêu van Yên (Maison Nguyễn van Trân), 96, bd Bonard, Tél. 20.333 ;

Maison Quân Chua, 21, rue Amiral-Courbet, Tél. 21.616.

La SAMIPIC, 96, bd Galliéni. Tél. 30.537.

ORAISON FUNÈBRE D'HENRIETTE BUI PAR SON BEAU-FILS (mai 2012)

Voici deux personnages qui appartiennent désormais à l'histoire : ma belle-mère, Dr Henriette Bui Quang Chieu, première [...] Vietnamienne à devenir médecin, et mon père, Nguyen Ngoc Bich, qui fut sauvé par ses ennemis de combat mais camarades de l'École [polytechnique] dont il était issu. Il faut signaler que M. Bui Quang Chieu, le père du Dr Henriette Bui Quang Chieu, et M. Vuong Quang Nhung, son mari, étaient tous les deux franc-maçons .

Extrait du discours que j'ai prononcé hier aux funérailles de ma belle-mère :

² Société pour l'amélioration morale, intellectuelle et physique des indigènes de la Cochinchine.

Née à Hanoi le 8 septembre 1906, Henriette Bui Quang Chieu est issue d'une famille prospère du Sud-Vietnam.

Son père, Bui Quang Chieu, fut parmi les premiers à obtenir une bourse d'études en France. Diplômé de l'Institut national d'agronomie en 1887³, il fut nommé ingénieur agronome dans les services agricoles de l'administration française en Indochine. Fondateur du Parti constitutionnaliste et d'un journal, *La Tribune indochinoise*, il militait pour une voie réformiste excluant tout recours à la violence armée. Son activisme politique fut cependant regardé d'un mauvais œil par l'administration coloniale qui le considérait comme un dangereux nationaliste, et même un révolutionnaire⁴. Pourtant, aux yeux des communistes vietnamiens, il restait un fervent partisan de la collaboration avec le Français. Il finira par être assassiné par le Viêt-Minh avec ses enfants mâles.

Henriette Bui Quang Chieu commença ses études primaires et secondaires à l'École primaire supérieure des jeunes filles de Saïgon, puis au Lycée Marie-Curie. Dotée d'une intelligence vive mais de caractère très dissipée — elle avoue avoir constamment zéro en conduite —, elle finit par se faire renvoyer du Lycée. En désespoir de cause, son père l'envoya à 15 ans continuer ses études en métropole. Henriette débarqua en France en 1921, termina ses études secondaires au lycée de Bordeaux, puis commença des études de médecine à Paris en 1926. En ce temps-là, même en France, les femmes qui accédaient à l'enseignement supérieur étaient encore très peu nombreuses, plus rares encore étaient celles qui poursuivaient des études de médecine.

Ses dix ans d'études supérieures et d'internat dans les hôpitaux de Paris lui permirent d'acquérir une précieuse compétence professionnelle ainsi qu'un fort esprit d'indépendance et une grande faculté d'adaptation. Elle revint au Vietnam en juin 1935, accueillie comme une héroïne [...].

Nommée médecin-chef à la maternité régionale de Cholon, elle fut bientôt confrontée à une sournoise discrimination raciale de la part de ses supérieurs et collègues. La plupart des Français servant dans les colonies, se souvient-elle, avaient une mentalité très colonialiste, pour ne pas dire raciste. Ils ne se mélangeaient pas avec les "indigènes", même si ceux-ci possédaient la nationalité française, même si certains faisaient partie d'une élite hautement qualifiée, formée dans les meilleures écoles supérieures françaises.

Sa première conversation avec son chef de service à l'hôpital fut surréaliste. "Vous vous habillerez à la française", lui dit-il. Elle lui demanda pourquoi.

— Pour qu'on vous respecte.

Elle répondit :

— Non, je m'habillerai justement à la vietnamienne pour que les gens sachent me respecter.

— On va vous prendre pour une sage-femme, lâcha-t-il en conclusion.

³ Diplômé de l'Institut d'agronomie d'Alger en 1897, selon Devillers, *Français et Annamites*, p. 466.

⁴ Naturalisé français, Bui Quang Chieu fonda le Parti constitutionnaliste en 1923 et rentra à Saïgon en 1924 à l'issue d'une tournée de conférences en métropole. S'il est exact que son action suscita quelque hostilité, surtout avant la Première Guerre mondiale, il n'apparaît pas évident qu'il était encore regardé d'un mauvais œil par l'administration coloniale. Conseiller colonial de la Cochinchine dès 1926, il cède en 1930 la Société civile franco-annamite d'exploitation agricole de l'Ouest cochinchinois à la Société agricole franco-annamite, créée par la SFFC. En 1931, il obtient de Paul Reynaud, ministre des colonies, une représentation annamite au Conseil supérieur des colonies et entre bientôt lui-même audit Conseil (réélu en 1936). Il devient aussi administrateur de l'Office indochinois du riz, membre de la Commission des finances et des comptes de la Chambre d'agriculture, délégué du Conseil colonial de Cochinchine au Grand Conseil des intérêts économiques et financiers de l'Indochine, etc. Le premier mai 1942, il assiste à la mairie de Saïgon à l'inauguration d'un buste du maréchal Pétain, puis figure dans le comité de direction de la Foire-exposition. En décembre 1942, il participe avec tout le gratin au dîner d'adieu donné par le chef de la Mission japonaise à Saïgon. Le 22 septembre 1945, il est assassiné sur ordre du stalinien Tran van Giau (auquel son fanatisme finira par valoir un rappel à Hanoi).

Alors que, jusque-là, elle s'habillait toujours à la française, elle commença, par défi, à s'habiller désormais à la vietnamienne à son travail.

Malgré la discrimination criante qui sévissait à l'hôpital, comme partout d'ailleurs, Henriette Bui se consacrait entièrement à son travail, trouvait même le temps d'ouvrir un cabinet privé et s'attirait une clientèle nombreuse. Dans une société encore fortement imprégnée de traditions confucianistes, Henriette Bui faisait vraiment figure d'exception.

A son retour au pays, obéissant à son père, elle s'était mariée avec M^e Vuong Quang Nhuong, un avocat célèbre à la Cour d'appel de Saigon. Son emploi du temps effréné ne tarda pas à mettre à mal leur ménage et, bientôt, ils se séparèrent. Leur divorce en 1937 eut le même retentissement que leur mariage deux ans plus tôt, avec en plus un parfum de scandale.

Peu après l'assassinat de son père par les Viêt-Minh en septembre 1945, Henriette Bui accompagna en France Nguyen Ngoc Bich, expulsé du Vietnam en raison de ses activités pour l'indépendance du pays.

Rentré au Vietnam après avoir obtenu ses diplômes d'ingénieur à Polytechnique et à l'École des Ponts et chaussées, Nguyen Ngoc Bich entra en résistance aux côtés du Viêt-Minh et dirigea un maquis dans le delta du Mékong. Il voulait lutter pour l'indépendance du Vietnam mais ne partageait pas les convictions communistes de ses partenaires du Viêt-Minh. Son prestige énorme et sa popularité auprès de la population du Sud-Vietnam provoquaient la suspicion du Parti. Capturé après son refus d'en devenir membre et condamné par les autorités françaises à être exécuté, Nguyen Ngoc Bich n'échappa à la mort que grâce à l'intervention des camarades de l'École polytechnique, officiers dans l'armée, alertés par Henriette Bui. Ceux-ci inscrivirent son nom sur une liste de prisonniers Viet-Minh à échanger et organisèrent son départ en exil vers la France.

A Paris, Henriette Bui s'installa avec celui qu'elle considérait comme son mari. Ayant depuis longtemps rêvé d'étudier la médecine traditionnelle chinoise, elle partit faire des études d'acupuncture au Japon en 1957-1958 et fit partie des tout premiers médecins à introduire en France l'acupuncture dans la pratique de la médecine occidentale. Entre-temps, Nguyen Ngoc Bich se lança dans une nouvelle carrière à Paris, fonda avec des amis les Éditions Minh Tan pour promouvoir la connaissance aux Vietnamiens et entreprit, à près de 40 ans, des études de médecine. Après avoir été diplômé, il enseigna en physique médicale à l'Université de Paris. En 1964, atteint d'un cancer, il partit, accompagné par Henriette Bui, se faire soigner au Japon et aux USA. Ils revinrent au Vietnam où Nguyen Ngoc Bich mourut en 1966.

Henriette Bui reprit ses activités de médecin au Vietnam avant de quitter définitivement le pays en 1975. Elle pratiqua la médecine à Paris où elle prit sa retraite en 1978.

Cette grande figure féminine, pionnière en bien des domaines, qui eut un destin exceptionnel, avait fêté ses 105 ans en septembre de l'an dernier.

Désormais, elle fait partie de l'histoire du Vietnam.

Elle reposera en paix à côté de Nguyen Ngoc Bich à Ben Tre, le berceau de la famille de celui-ci, comme elle l'a désiré.

Paris, le 10 mai 2012
